



# Placers aurifères en pays chauds et en pays froids étalon d'or

Albert Bordeaux

## ► To cite this version:

Albert Bordeaux. Placers aurifères en pays chauds et en pays froids étalon d'or. Revue d'Écologie (La Terre et La Vie) , 1932, 4, pp.219-236. <hal-03532307>

**HAL Id: hal-03532307**

**<https://hal.science/hal-03532307v1>**

Submitted on 18 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# PLACERS AURIFÈRES EN PAYS CHAUDS ET EN PAYS FROIDS

## ÉTALON D'OR

par

ALBERT BORDEAUX

Ingénieur civil des Mines

### 1. Placers en pays chauds.

Naturellement ce sont les pays chauds ou très tempérés qui ont eu la primeur des exploitations d'or, et c'est ainsi que, dès une très haute antiquité, l'or a servi de commune mesure pour les échanges, c'est-à-dire d'étalon. Il l'est resté depuis.

Placers et filons ont fourni de magnifiques pépites. Un des derniers et des plus beaux exemples de ce que devaient être à la surface les filons de l'antiquité fut celui d'Andavakoera à Madagascar. Mais les exemples de placers sont moins rares : les placers exploités encore actuellement en pays chauds sont sans doute peu différents des placers d'or de l'antiquité. La description d'un seul groupe moderne pourra donner par conséquent une idée parfaite de ce que faisaient les anciens hommes en Anatolie, en Phrygie, en Colchide, dans ces rivières célèbres appelées le Pactole, l'Hermus, etc., avec des outils primitifs et des couvertures en

peaux de mouton pour retenir l'or. Déjà ces exploitations étaient des sujets de disputes, de vols, de conquêtes violentes comme celle des Argonautes pour la toison d'or, en Colchide, au Sud du Caucase.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce genre de mines si simples, ce n'est pas le mode de travail, c'est plutôt la description du pays, le parcours à faire pour y arriver et les difficultés de ce parcours. Car l'or n'a presque jamais paru auprès des centres civilisés : il a fallu le chercher au loin, et jusqu'aux confins des civilisations. Comme types de ces placers nous allons décrire ceux de la Guyane française ; et le mode de travail étant fort simple, nous nous attacherons surtout à décrire un voyage à ces placers ; une fois sur place, nous ferons ressortir les ressemblances avec les méthodes antiques. Je pense que pour le lecteur comme pour le prospecteur, ce qu'il y a de plus curieux, c'est le voyage et ses difficultés.

Notre premier voyage en Guyane

date de 1905. Ne pouvant songer à en faire un récit complet, nous allons nous borner aux détails les plus caractéristiques, comme pays et indigènes. Les placers visités se trouvent dans la région amont de la rivière Mana ; pour y parvenir, le moyen le plus commode est de remonter la rivière Approuague jusqu'au pays des Emerillons, soit sur 200 kilomètres à vol d'oiseau, et de traverser ensuite les hauteurs de séparation des eaux jusqu'à celles de la Mana. Pour l'aller et le retour par la Mana, il fallait compter six ou sept semaines, en pirogue et à pied, en bonne saison.

De Cayenne à l'embouchure de l'Approuague c'est l'affaire d'une nuit et un jour en voilier. Ensuite ce sont les pirogues. J'ai un guide merveilleux, un créole intelligent et vigoureux, Sully l'Amiral. Nous avons deux canots, chacun muni de quatre pagayeurs et d'un pilote, tous métis ou indiens. Le chef pilote est Sully. Sous sa tente, ou pomakary, il abrite une femme qui est aussi notre médecin, Emma. Les provisions et les bagages remplissent tout l'espace libre des canots : tout doit être à portée, car on a fréquemment à ouvrir bagages et provisions, et tout doit être aussi à l'abri des pluies fréquentes.

Il fait vraiment très bon. Cette température tiède et cette atmosphère humide sont une jouissance. Les pagayeurs ont l'air de s'amuser plutôt que de travailler ; ils causent en créole et j'ai toutes les peines du monde à saisir quelque chose. Un de mes pagayeurs est Martiniquais, il a 24 ans, il est marié près d'ici et il a quatre enfants. Presque blanc, il complète la variété de teinte avec ses camarades.

A huit heures, des collines sont en vue et rompent un peu la mono-

tonie des grands arbres feuillus qui bordent l'Approuague. Le fleuve semble toujours avoir 200 mètres de largeur. Nous sommes aux hautes eaux, grâce aux pluies ; les eaux envahissent les rives au loin sous les arbres, tandis que flottent les larges feuilles des palétuviers.

Nous voici aux premiers rapides, le saut Tourépée, mais on ne voit rien, car c'est l'heure de la marée qui remonte jusqu'ici : l'eau recouvre entièrement les rochers ; sans s'en douter, on franchit une petite chute.

Un roulement se fait entendre : cette fois c'est un véritable saut. Le bruit augmente ; un îlot s'avance au milieu du fleuve : c'est le Grand Mapaou. Mon canot a de l'avance, les pagayeurs frappent l'eau à coups redoublés, l'eau fait un bruissement autour de nous. Des rochers de granite émergent, ils restent stationnaires, mais voici que les pagayeurs gagnent de vitesse sur le courant rapide, et nous passons les premières chutes. Ce n'est pas fini, d'autres rochers entre lesquels l'eau écume, arrivent sur nous. Les pagayeurs n'attendent pas, ils abordent et vont couper dans le bois deux longues perches qu'ils appellent des *takaris*. Deux d'entre eux s'arc-boutent sur ces *takaris*, tandis que les autres payent à bras raccourcis, et nous franchissons la passe. Un troisième passage est encore plus malaisé, la pirogue touche le fond, les hommes descendent dans l'eau, fixent une corde à l'avant, et voilà le canot halé sur les croupes arrondies des granites. Puis les *takaris* reprennent leur office ; ces braves boys les manient en faisant le moulinet pour les retourner plus vite et de chaque côté alternativement. C'est que les rapides ne leur laissent pas de répit. Il faut haler le canot une seconde fois,

reprendre les takaris, et enfin seulement les pagaies suffisent pour franchir le sommet du saut.

C'est un spectacle que cette lutte énergique des muscles contre la fougue de l'eau : je la regarde avec un peu de jalousie de n'y pas prendre part, je suis enfoui impuissant sous la tente, ne pouvant qu'aider de mes vœux, ou du moins de la voix et du geste. La première fois qu'on passe un saut, on est saisi d'une sorte d'enthousiasme. Celui-ci nous a pris une heure et quart, et l'eau n'est pas très forte, dit le pilote. Pourtant les pagayeurs sont en nage, le soleil y contribue. Chacun se débarrasse à tour de rôle de son tricot, et le remet contre l'ardeur du soleil qui lui brûle la peau. Le bois dur des takaris est un peu cassant, mais il est sans défaut, comme la plupart des beaux arbres de la forêt vierge.

Entre temps, j'ai admiré l'habileté de mon pilote avec son gouvernail : il a le type arabe, l'air fin et intelligent ; ses quatre jeunes gens l'écoutent volontiers... Il s'appelle Homère.

Les jours passent, avec les sauts et les eaux étales, entre les murs verts et silencieux de la forêt vierge ; les nuits passent aussi, dans les hamacs, sous les carbets de fortune abrités de grandes palmes : c'est merveilleux de dormir si bien sous les arbres, même en se réveillant sur une flaque d'eau de pluie. Le jour, il nous arrive de longer à pied la rivière pour passer un saut difficile, et la pluie torrentielle nous inonde, mais à peine rentrés dans le canot, Sully sort de nouveaux pyjamas, il en a de toutes couleurs, et nous voilà à sec en un clin d'œil...

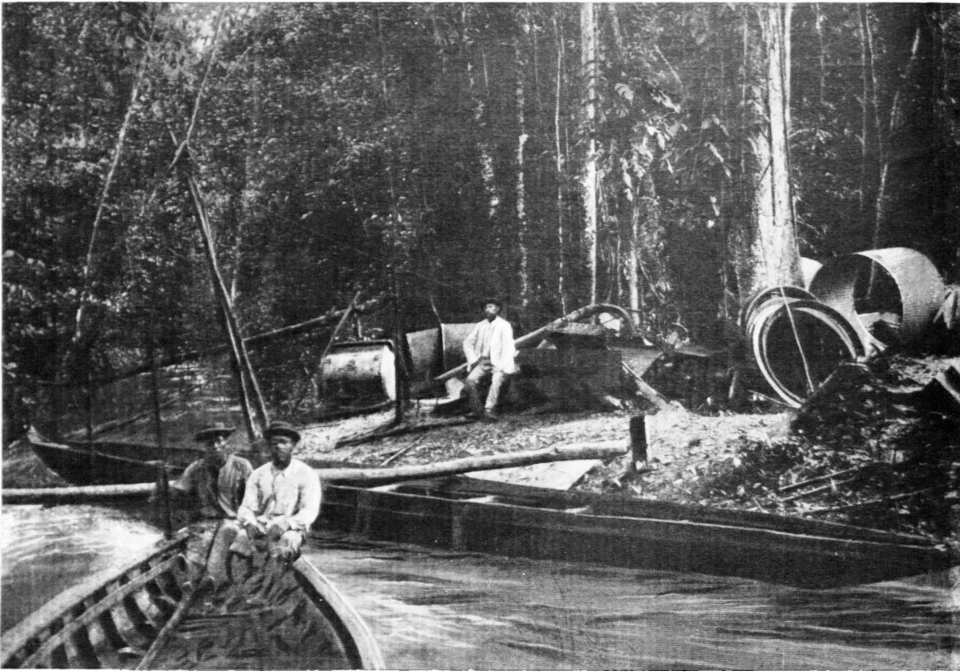
Ces bords de l'Approuague sont de plus en plus beaux, semble-t-il ; je prends de plus en plus conscience de la magnificence des forêts tropicales. Ce ne sont que des verts, de clairs et

obscurs verts, cachant des troncs verdâtres, des lianes vertes montant avec une légèreté indescrivable. Par moments, on dirait d'énormes pans de ruines entièrement recouvertes de lierre épais, ou bien de plantes grim-pantes fines et serrées ; les lianes qui font cet effet si délicat et singulier rejoignent de grands rideaux d'arbres en réalisant d'épaisses murailles vertes qui tombent à pic dans l'eau verdâtre. Parfois un trou sombre s'ouvre béant dans ces murailles, comme une caverne ou un vide noir dans la verdure, et on aperçoit dans ce vide quelques troncs très hauts sans branches où grimpe un singe ; des arceaux verts encadrent des fenêtres à travers lesquelles vont en se perdant des enfilades de troncs élancés et de lianes-cordes sans feuilles. Les palmiers alternent avec les ébéniers, les bois violets, les bois de fer et les cœur-



Fouilles dans le sable des berges, en Guyane.

dehors, grands arbres feuillus aussi grandioses que nos grands châtaigniers et nos noyers. Dans une touffe de lianes, Sully vise de son canot, successivement, deux serpents et les tue, un serpent rouge ou *serpent-agouti*, et un drage trigonocéphale. Le serpent-agouti, trompe le chasseur par



Débarcadère sur la Mana. — Placer du Haut-Mana (Guyane).

son cri qui est celui de l'agouti, le lièvre américain ; si l'on imite ce cri pour attirer l'agouti, on voit souvent apparaître le serpent...

Au sommet des chutes du Machicou, nous trouvons un campement de *Boschs* et nous avons tout le temps de les examiner en détail. Sur leur peau noire, au cou, dans le dos et sur la poitrine, aux cuisses et aux jambes, ils portent des tatouages en relief. Ce n'est pas de la peinture, ce sont des dessins géométriques, lignes, cercles, courbes variées, formés par des centaines de boutons allongés de peau plus noire en saillie. Ils obtiennent ces beaux résultats en se piquant, soulevant la chair, et fixant au-dessous un corps dur qui la tient gonflée : faut-il qu'ils aient du temps à perdre ? Il y a des gamins de 6 à 8 ans, des mamans et des bébés. Le bébé est porté par sa mère, suspendu devant

son sein. Si le poids devient trop échauffant, le rejeton est plongé dans l'eau jusqu'à l'évanouissement ; il procure alors de la fraîcheur pour quelque temps, et ne s'en porte pas plus mal. Avant deux ans, on jette à l'eau les enfants pour commencer leur apprentissage ; on les jette de plus en plus loin pour les faire nager. A sept ans on les jette dans les sauts et les rapides pour leur apprendre à s'en tirer. Quelle éducation soignée ! Avec ce genre d'exercices, ils sont à vingt ans rompus à tout, ils ont des poitrines et des muscles à faire l'admiration des sculpteurs...

Une nuit, bercé par les averses, dans mes intervalles de sommeil, j'écoute les bruissements, les murmures de la forêt, essayant de les comparer à des symphonies célèbres, aux grandes pages de *Siegfried*, du *Freischütz*, de la *Pastorale*, voire du

*Paradis sorti de l'onde.* C'est ici le vrai Paradis terrestre, et ses mille bruits harmonieux dans leur indescriptible murmure, cette forêt vierge immense sous ce climat tiède et humide, où tout concourt à la vie. Ces mystérieux bruits de la forêt, ce sont ceux des insectes, des serpents, des oiseaux, des singes, des tigres, qui, tous aux aguets, la nuit, cherchent leur vie, épient le danger, chassent leur proie. C'est toute la lutte des êtres pour leur existence ; chaque cri cache peut-être une angoisse, une terreur, celle de l'insecte pour l'oiseau, de l'agouti pour le serpent, de la biche pour le tigre. C'est le fruit qui tombe, secoué par le singe, le poisson qui plonge entendant le tapir. L'homme même, s'il est sans crainte, se défend contre le moustique, le vampire, la chique, ou seulement la pluie. Ce murmure si complexe est bien loin vraiment de ces fantaisies musicales que j'évoquais tout à l'heure ; pourtant c'est bien lui qui est à la source de ces inspirations idéales. Seule peut-être la *Gorge-aux-Loups*, avec ses réalistes appels de chouettes et ses bruissements de violons, donne-t-elle une impression de ce genre, celle d'un mystère alarmant. Quant à la pluie, ces grosses gouttes tombant des arbres, suivies de trombes d'eau en rafales, ce serait assez bien l'orage de la *Pastorale*. Mais quel réveil plein de soleil leur succède ! Magnifique sans doute est l'œuvre de l'homme ; elle sublimise la nature ; pourtant l'immensité de la nature est faite pour le confondre...

Le sentier suit une pente raide dans un paysage d'une grandeur inattendue ; le vert des arbres et des herbes tranche sur le rouge du sol glissant, sorte d'argile due à la décomposition de roches granitiques dont il subsiste des blocs avec des

veines de quartz d'un blanc très pur, parfois aurifère. Je me demande comment nos payeurs pourront hisser leurs canots sur des pentes aussi raides.

La pluie nous atteint avec fracas pendant cette course ascensionnelle, mais elle ne nous surprend plus. Ce sol humide et glissant, ces bois ruisselants, ce grondement de la rivière, qui roule en cataractes au pied des pentes, nous font un décor impressionnant et romantique à souhait. Le site est plein de grandeur sauvage. Cette fois, tout le prestige des Alpes est oublié ; pour en jouir, il m'arrive de redescendre les pentes.

Des Boschs nous ont suivis : quels efforts ils faisaient dans leurs canots surchargés de provisions pour les placers ! Enfonçant leurs pagaies dans l'eau comme des forcenés, et d'un effort si disproportionné au résultat, leur violence faisait un parfait contraste avec la douceur apparente de l'eau. Rien n'a changé ici depuis des milliers d'années. Ces Boschs, ces Emerillons sont les naturels du pays, et ils y sont bien plus naturels que nous. Mais nous, nous jouissons évidemment bien plus du paysage.

Nous causons des difficultés d'explorer et d'exploiter les mines d'or en Guyane : ces difficultés sont très grandes. Je ne sais pourquoi l'on vante tellement l'endurance et la ténacité du prospecteur américain ; les prospecteurs et les mineurs créoles sont tout aussi vigoureux et ardents. Leur climat humide, souvent fiévreux, est même plus à craindre que les hivers rigoureux des pays du Nord. Les distances de la côte et des centres habités jusqu'aux mines sont aussi grandes ; il faut trois à quatre semaines, souvent davantage, pour remonter le Maroni, la Mana, l'Approuague, avec des canots chargés de

provisions. Les accidents aux sauts, aux rapides, sont fréquents. La forêt a du gibier, mais le mineur ne peut passer son temps à la chasse ; il vit de conserves. Les fruits abondent, mais ils sont disséminés ; celui qui gagne sa vie à retirer l'or de la rivière ne peut leur courir après sans risquer de perdre sa place. Les plantations sont coûteuses, à cause du déboisement nécessaire d'abord ; on ne peut les entreprendre que pour des exploitations de longue durée. Or les rivières en Guyane sont généralement étroites ; les chantiers d'exploitation avancent rapidement, changent de place, et quand on y revient, au bout d'un ou deux ans, la végétation est si puissante qu'au lieu d'une plantation, on trouve la brousse géante.

On dit ici comme en Amérique : « Qu'importe de griller sous l'Equateur, ou de geler sous le Pôle, pourvu qu'on trouve de l'or ! » C'est toute la philosophie de notre Guyanais : il rit sous le Pôle, et c'est même son avantage sur l'Américain du Nord, car il sait rire et conter des histoires dans les cas les plus scabreux. Les histoires créoles sont impayables et d'un tour d'esprit bien spécial, mais, hélas ! je ne vois pas le moyen d'en dire une seule dans une description aussi rapide...

Des perroquets verts passent par volées en jacassant ; leur vert clair tranche sur celui des arbres. Des vols d'aras rouges viennent les croiser et c'est une féerie de plumages. Tous ces oiseaux poussent des cris éclatants comme des sonneries de cuivre ; un peu comme des cris de paons encore exagérés, exaspérés.

Tout est splendide et grandiose. On rêve... mais il faut déjeuner. Pourquoi le faire prosaïquement au fond des canots ? On dirait un repas de prisonniers qu'on passe à travers un

guichet, car la tente est une prison, et son entrée est un guichet. On ne peut sortir qu'en rampant sur les bagages accumulés, car les places vides, fort étroites, sont celles des payeurs. Mais il faut gagner du temps. De dépit, je vais m'asseoir à l'arrière, sans abri, près de mon Homère debout. Malgré l'inconfort de cette position sur les colis anguleux, je puis contempler à l'aise le décor tropical sous lequel nous glissons...

Je passe sur la visite d'un tapir qui fonce une nuit à travers nos carbets et nos hamaes, renversant celui de M. Dormoy, notre nègre beau diseur : il ne tarissait pas le lendemain sur son aventure...

Sous la pluie retentit un cri d'oiseau au timbre clair. Il semble dire, d'un ton vif et mécontent : « Voyons, voyons. » Le nom lui est resté. Il avertit, paraît-il, le gibier poursuivi par les félins ; le plus dangereux est le cougouar. Il commence à rugir de loin, puis il fuit en faisant un détour pour attendre sur son passage qu'il a repéré, le gibier, l'agouti qu'il a effrayé. C'est alors que retentit le cri de l'oiseau-voyons, et le pauvre lièvre peureux prend un autre chemin.

Voilà des milliers d'années que la même comédie animale se répète, et sans doute les hommes du bois sauvage ont étudié cette comédie aux actes innombrables, que les hommes cultivés s'étonnent d'apprendre un jour.

Je m'endors tardivement en rêvant des bruits de la forêt, tandis que la pluie fait rage. Elle crée un lac sous mon hamac, et sur ce lac nagent mes chaussures et bien d'autres choses. Les moustiques, excités par l'orage, nous empêchent de dormir et même de rêver.

Au départ, les canots sont pleins d'eau, mais l'atmosphère tiède com-

pense cet ennui, et le soleil perce à travers les branches. Il fait si bon vivre dans ce climat : l'énergie se passe d'excitation. La chasse nous fascine et nous accostons la rive. L'Amiral vise un *hocco* au sommet d'un grand arbre. Quelque chose est tombé et remue à terre. C'est un *talou*. Ce petit animal est un porc à carapace rose clair, et dont la queue est dans une gaine d'osselets emboîtés l'un dans l'autre pour rester flexibles. Le dos porte une raie noirâtre ; le reste du corps est rosé, en petites écailles dont chacune porte un hexagone avec un point au centre : animal géométrique : le museau allongé en petite trompe est muni de longues incisives.

Cet être a l'air en porcelaine, il serait ravissant au milieu de bibelots précieux, voisinant un Bouddha. Mais nous n'avons pas le temps de l'empailler : du moins sa chair est délicieuse, et nous fournit le meilleur des dîners.

Le soir du saut Japigny, fort dur à franchir, M. Dormoy n'est pas content ; il refaisait la toiture d'un vieux carbet encore solide, assez large pour 5 ou 6 hamacs. Comme nul n'a voulu l'aider (il ne l'a pas demandé, du reste), il veut avoir ce carbet pour lui tout seul. C'est bien de l'exigence, exagérée même. Or voici quelques-uns de nos hommes qui pénètrent avec leurs hamacs sous ce carbet sacré. Dormoy se fâche. Ce sont d'abord des cris et des insultes, puis des gestes violents et expressifs ; il se frappe la poitrine d'où rejaillit la pluie, car les arbres dégouttent. A la fin, sa fureur est telle qu'il entaille avec son sabre les pieds de son carbet, et tout s'écroule. Il est nuit, les boys vont s'arranger ailleurs et d'abord ils dînent. M. Dormoy, qui se refuse à dîner avec eux, pend son hamac entre

deux arbres et se couche à jeun : tel Achille dédaignait Agamemnon. La pluie arrive et le fait lever : le voilà qui construit un toit léger à son hamac avec deux branches et quelques feuilles : il est adroit vraiment.



Placer «Souvenir». — Forêt tropicale guyanaise.

Aussi, pour le consoler, Emma, munie d'une chandelle, lui porte du tatou. Le voilà heureux, c'est un enfant colère, bouillant et brave ; Achille n'était pas toujours si amusant.

Le dernier jour de canotage, entre des rives cette fois très rapprochées. Homère, toujours à l'affût comme Ulysse, tue à côté de moi un caïman avec du petit plomb. Joë prend sa machette, tire le caïman par la queue, lui applique un coup vigoureux de son sabre sur la tête pour l'achever, puis le dépose avec précaution dans le canot. Il a un mètre cinquante, et les boys sont enchantés : ils comptent faire un festin ce soir. En vérité,



ce n'est pas mauvais, du bœuf qui aurait le goût de poisson.

Je n'en finirais pas à raconter les péripéties d'un pareil voyage ; arrivons à la fin, après un voyage d'un jour et demi à pied à travers une douzaine de petites montagnes. Nous voici au placer *Souvenir*, qui fut parmi les plus riches de la Guyane. Il s'appela d'abord *Bouche Coulée*, et voici l'anecdote. Le premier possesseur eut à lutter pour le bornage avec un prétendant plus habile. Dépossédé, il demanda une indemnité d'un million. Son procès, perdu à Cayenne, alla en cassation. Il perdit encore, et en resta si stupéfait que la *bouche lui en coula*. Admirez les trouvailles d'expression de la langue créole.

Enfin voici comment on fait l'exploitation et le lavage du gravier aurifère. Les rivières sont étroites, 3 ou 4 mètres. L'or apparaît un peu à la

surface, mais surtout sous une épaisseur de terre et sable de 2 à 4 ou 5 pieds. On commence par déboiser sur 7 ou 8 mètres de largeur, à la hache, et par *rideaux*, c'est-à-dire profitant des lianes qui relient les arbres et les entraînent ensemble. On arrache les racines et on écarte les troncs de la rivière.

Le travail suivant consiste à enlever à la pelle la terre et le sable stérile de la rivière jusqu'à la couche de sable riche qui est très quartzeux. Ce travail se fait à la pelle. En même temps on fait un barrage de l'eau en amont, et une canalisation pour écarter l'eau des travaux. Une partie de cette eau ira au *sluice* pour laver le sable.

Le sluice guyanais est la simplicité même, et doit rappeler celui des Argonautes. Il est portatif et se déplace à mesure de l'avancement du travail.



Chantier en Guyane. — Sluice guyanais.

Ce sont des canaux en planches emboîtées, portés sur des piquets. Ces planches portent des obstacles en bois ou *rifles*, et une plaque perforée pour recueillir l'or par-dessous. Certains ajoutent sur les planches une couverture comme on faisait sur le Pactole.

On verse le sable riche dans le sluice, sous le courant d'eau. Des femmes s'occupent à débourber les pelotes d'argile qui retiennent l'or. Celui-ci, beaucoup plus lourd que le sable, reste contre les *rifles*, et ce n'est que le soir qu'on achève de débarrasser le sable du sluice ; alors on enlève les *rifles* et on fait couler l'or, soit pur, soit amalgamé, au bout du sluice, dans la boîte, sous la plaque perforée.

Comme on le voit, ce travail si simple était tout à fait à la portée de nos lointains ancêtres. La véritable lutte à engager était bien plutôt celle des prospecteurs, la recherche des rivières contenant de l'or. Cette lutte contre les obstacles de la nature pouvait durer des années et conduire souvent à des échecs. Tous les mineurs savent bien l'histoire de ces efforts : la légende qu'on donne au public, c'est celle des succès, ce sont les merveilleuses trouvailles qui ont enrichi tels coureurs des bois ; dans l'antiquité, c'est le nom de Jason, qui n'a même rien trouvé, qui a dépossédé un autre. Mais combien dont personne ne parle, qui ont lutté, souffert, et n'ont rien trouvé, ou bien dont l'or a été ravi par de plus forts ! La chance est aveugle.

En Guyane, pour quelques heureux, combien d'insuccès ! J'ai peint sous de belles couleurs ce pays séducteur et son climat ensorcelant, mais c'est parce que j'étais fort et bien accompagné ; on sait trop, et par de dures expériences, qu'il faut payer

cher cette séduction. C'est la fièvre, l'enflure et assez souvent la mort, qui sont la rançon de ce riche pays, si tiède et si humide.

La production d'or de la Guyane française date de 1852, mais jusqu'en 1866, elle dut passer au Brésil et ne fut pas enregistrée.

De 1866 à 1914, cette production fut officiellement de 105.642 kilogs.

Je n'ai pas les chiffres de 1914 à 1920.

De 1920 à 1930, environ 15.000 kgs d'or.

Mais comme il y eut toujours beaucoup de fraude par le Brésil et les autres Guyanes il n'est certes pas exagéré d'estimer le total de l'or produit par notre Guyane à plus de 150.000 kilogs, ou un demi-milliard d'avant-guerre.

## 2. Placers aurifères en pays froids.

Il s'agit cette fois de la Sibérie orientale, de la rivière Iman, où des alluvions aurifères avaient été découverts en 1913, donc récemment.

J'habitais temporairement Vladivostok, en relation avec des industriels suisses et russes, pour lesquels j'avais découvert (ce qui s'appelle une vraie découverte) une riche mine de calamine.

La course à faire constituait une petite expédition, le voyage aux mines et l'histoire de celles-ci avaient tout l'attrait d'une aventure.

La présence de l'or avait été signalée par un indigène Orodjone, nommé Yao, qui vint apporter ses pépites à un certain Tcharof, bien connu des indigènes pour sa passion des mines. Tcharof fit le voyage et organisa le premier travail, mais l'or était irrégulier, et il fallait faire une étude un peu plus complète, qui me fut confiée.



Hutte de prospection pour l'or. Iman (Sibérie orientale).

Tcharof me donna un guide, Ivan Bogorodsky, encore jeune, et qui avait fait comme officier la campagne de Mandchourie contre les Japonais. Ce guide connaissait Yao et la région, assez vagabond de tempérament et surtout chasseur. De taille élevée, le visage allongé, les traits réguliers et sympathiques, la barbe blonde, une politesse simple, il me plut dès

l'abord. Rien de transcendant comme capacité; les yeux vifs, le nez fin, évoquaient un peu l'idée d'un oiseau. Sa vue perçante était un avantage.

En route, il fit preuve d'une loyauté, d'une patience, d'une endurance admirables, tout en laissant involontairement paraître un certain manque de sens pratique qui expliquait les postes un peu inférieurs qu'on lui

laissait : il n'en voulait pas d'autres, d'ailleurs.

Le trajet en chemin de fer à la station d'Imanne demandait qu'une nuit, mais c'est là seulement que commençait l'expédition. Nous y trouvâmes un cabriolet à deux places et une charrette à foin pour les bagages, provisions, lits de camp, etc. Pourtant la matinée se perdit, le déjeuner prit du temps, et il était deux heures quand les chevaux s'ébranlèrent.

Il faut dire que l'hiver approchait, mais, en Sibérie, les courses aux placers se font presque toujours en hiver; pour les recherches surtout, le voyage sur la glace des rivières est bien plus rapide qu'en canots, et le sol gelé se prête bien mieux aux fonçages sans risque d'envahissement par l'eau. Et les Russes ne sont jamais pressés; ils disent tout naturellement : ne faites pas aujourd'hui ce que vous pouvez faire demain.

A la fin d'octobre, les nuits tombent déjà vite : il n'y a pas encore de glace sur les rivières, mais elle menace, et il faut éviter la période de prise qui peut durer un mois et rend la navigation impossible. Nous voulions arriver assez tôt pour avoir toute la bonne saison d'hiver. Les photos ci-jointes montreront suffisamment l'aspect de ces belles régions et dans toute leur splendeur hivernale. Comme pour la Guyane, le plus curieux, ce n'est pas la prospection, toujours la même, c'est la région et le voyage.

Il fallait faire d'une traite 45 kilomètres jusqu'au prochain village. En temps ordinaire, c'eût été l'affaire de trois ou quatre heures, mais il était tombé un abondant mélange de pluie et de neige, de sorte que la route, la piste plutôt, disparaissait constamment sous la boue.

L'obscurité était complète quand

nous trouvâmes un gîte dans une cabane de Russes émigrés. Avec des œufs, du lait caillé et nos provisions, nous passâmes une nuit confortable sur le plancher. Un long fourneau parcourt la cabane, et c'est là-dessus qu'on dort en hiver.

Le second jour nous fîmes encore 45 kilomètres, mais de plus en plus difficilement. Les ponts de bois avaient disparu sur les rivières. Il fallait chercher des passages dans les marais, la voiture se remplissait de boue, et les chevaux s'épuisaient en efforts inutiles. Notre gîte se trouva chez des indigènes qui nous apportèrent des poulets et du miel.

Le guide m'expliqua que ce sont, paraît-il, ces Chinois du Nord qui ont peuplé autrefois l'Amérique par les Aléoutiennes : de fait les Peaux-Rouges ont non seulement des traits identiques, mais les mêmes manières de se tatouer, de porter des plumes dans les cheveux, et ceci expliquerait mieux le peuplement de l'Amérique que l'hypothèse d'une race autochtone ou l'hypothèse de Wegener d'une lente séparation de l'Europe.

Le lendemain se termine la piste, le fleuve bute contre une falaise de rochers devant laquelle plonge la route. Il faut s'époumonner à héler des bateliers, et décharger les voitures dans des canots. La pluie tombe, ce qui n'altère en rien la quiétude d'Ivan.

Un commerçant russe nous héberge, mais, hélas ! la pluie se met à durer. Elle tombe à tel point que le village prend l'aspect d'un vaste marécage. Dans les accalmies j'accompagne Ivan à la chasse aux canards sauvages. Il a emmené une petite chienne merveilleusement dressée à ramener les gélinottes et les canards qui errent dans les eaux et les touffes de buissons.

Pendant trois jours nous sommes retenus sur les bords du fleuve, non seulement par la pluie, mais par le manque de bateliers et de canots. La pêche battait son plein, et les pêcheurs indigènes, ces Orodjones, n'étaient pas pressés de cesser leur sport lucratif. Leurs bateaux remontaient chargés jusqu'aux bords de ces saumons dont le caviar a une belle couleur rouge. Ils vont le vendre jusqu'aux stations du chemin de fer et même à Vladivostok.

Ces Orodjones ont une manière de pêcher qui doit remonter au temps d'Homère et par conséquent à l'époque où les mineurs de l'antiquité cherchaient l'or dans le Pactole tout en pêchant également. Ils se servent de longs tridents ou bien d'une sorte de harpon terminé en croc et retenu par une longue corde. Leur adresse est tout à fait remarquable.

Leur costume est aussi pittoresque ; une culotte courte et une veste serrée à la taille par une courroie, mais tout cela est en pièces irrégulières d'étoffes voyantes, dessinant des arabesques aux manches et autour du cou.

Leur chaussure, c'est le mocassin comme chez les Peaux-Rouges. Leur longue chevelure noire, d'un noir de jais, est disposée en deux tresses relevées sur la nuque, maintenue par une énorme agrafe de cuivre incrustée de pierres de couleur, et allant d'une oreille à l'autre.

Si ce sont ces gens-là qui sont devenus les Mohicans d'Amérique, on regrettera d'autant plus que les Yankees aient détruit une race qui était belle et dont certaines qualités valaient bien les nôtres. Leur victoire facile, les Yankees la durent davantage encore à l'alcool qu'aux coups de fusil. Et dire que depuis ils ont inventé pour eux la prohibition !

Enfin, au bout de trois jours et à

quatre heures du soir, nous avons la joie de trouver deux canots à notre disposition. Il ne faut pas longtemps pour charger l'un de nos provisions et des outils, et pour disposer dans l'autre nos bagages avec l'inséparable chien de chasse.

Comme payeurs nous avons deux jeunes ménages, tout jeunes ; chaque couple ne dépasse pas trente-six ans. Le mari se tient à l'avant, la femme à l'arrière. Ces canots ont une dizaine de mètres de long : l'avant a une forme originale : au lieu de s'effiler en pointe, il s'évase comme une conque, afin de glisser sur l'eau au lieu de la couper. C'est que le but n'est point d'aller vite (ces Indiens comme les Russes ont toujours le temps, cette richesse inépuisable), c'est pour loger le poisson pris en route et ne pas gêner les payeurs ni les passagers. L'ensemble de la pirogue est d'une seule pièce. Le mouvement est donné par des pagaies, et lorsqu'on est dans les rapides, par de longues perches, tout comme en Guyane.

Notre payeur s'appelle Ben-Tuy, mais Ivan, qui tient à le russifier, l'a baptisé Krasno, pour sa belle couleur rouge. Au début, tout va bien entre des rives bordées de sapins et des lointains de collines. Le principal était de partir, car alors on ne revient pas. Une fantaisie aimable d'Ivan : en souvenir de l'Iman, il me donne une clochette en or fondu, l'or de l'Iman.

Paysage sévère à côté des riants paysages guyanais. Et pourtant les indigènes des deux pays ne sont pas si différents ; ceux de Guyane, il est vrai, sont métissés souvent, et rien ne dit qu'ils n'aient pas du sang chinois, s'il se peut que les Orodjones aient autrefois peuplé les Amériques. Les Emerillons rappellent tout à fait

les Peaux-Rouges. Ici ils ont des loques de couleur, là-bas ils s'en passent à volonté. Mais ici il fait froid, et ce sera bien pis lorsque la neige et la glace recouvriront ces rives déjà sévères.

A la nuit, on dresse la tente et on

mitive, aidée toutefois de quelque confort et d'un abri contre les éléments et contre les animaux malfaisants, car il y a des tigres dans la région, et ils sont magnifiques. Comment y sont-ils venus, nous verrons bien.



Placer aurifère de l'Iman. Déblaiement de la surface.

fait du feu. Ivan est fort habile à cuisiner, avec son sauvage ; il est visiblement dans son élément.

Le lendemain pas trace d'habitations : les canots se suivent bien, grâce aux cris des Indiens et aux rires de leurs femmes. Nous campons le soir au confluent d'une rivière. Qu'elle est pittoresque, notre cuisine en plein air ! Marmite et théière ronflent sur le feu, un feu qui n'écarte guère l'obscurité, mais un peu le froid. Singulier attrait que celui de cette vie pri-

Le jour suivant, Krasno signale une loutre de rivière, superbe fourrure. Ivan tire mais sans succès, elle s'enfonce dans une grotte sous le niveau de l'eau, après nous avoir entraînés au hasard.

Nous sommes même dans une mauvaise passe, un bras du fleuve obstrué par des arbres écroulés. Il faut décharger le canot, le hisser par-dessus les bois, enfin transporter les bagages. Personne ne s'amuse. Et le second canot n'arrive pas.

Il est tard, mais la nuit est claire.

Seuls encore le matin, le sol est couvert de givre. Les barrages de bois recommencent, la journée est pénible, les berges sont escarpées. Le soir seulement, nous retrouvons le lit

l'inventeur de la mine d'or, un vrai singe, d'après Ivan. La hutte présidentielle est au bout du district. Il a deux femmes et deux troupes d'enfants. La polygamie n'est pas un cas pendable, elle est plutôt un moyen d'avoir des servantes.



Tranchée de prospection à Iman.

de l'Iman, mais non pas le canot espéré.

Krasno et sa femme ne s'en soucient guère. Ils sont gais comme des pinsons, sans cause apparente. Savent-ils quelque chose ? Voici des huttes d'Orodjones, comme un petit district habité, un plateau fertile entouré de petites montagnes. C'est la République de Laoul, indépendante des Russes. Elle a des pêcheries, des minoteries même, enfin un président qui n'est autre que ce fameux Yao,

Les Russes ont construit une école pour amorcer la République, en lui apprenant le russe. Nous descendons à terre pour voir les cultures. Ivan connaît tout le monde ; nous traversons des plantations de maïs, de blé, des jardins potagers. Au bord du fleuve, des centaines de saumons séchent au soleil, et enfin le soir nous sommes chez Yao.

Il est absent, mais il y a son fils Yanguilé, un solide gars trapu, de 15 à 16 ans, qui fit ses preuves l'an dernier

au voyage pour l'or ; il conduisait un traîneau à chiens. Passionné pour la chasse, il admire Ivan et son attirail, il compte bien sur un cadeau.

La hutte est vaste, un hall central et deux salles, dont une à notre disposition. Enfin j'apprends ce qui faisait la joie de nos canotiers : Mme Krasno est une fille de Yao, elle est en famille ; c'est cette visite qui nous a valu nos canotiers. Tout le monde est de la famille. Seulement il y a une ombre au tableau, on ne pourra plus partir si vite, et nous qui sommes si pressés ! Ce n'est pas intéressant pour nous. Ivan, lui, en prend son parti avec le flegme russe : il est très bien ici. Que lui importent la neige, le gel ! Si la rivière gèle, eh bien, on attendra, un mois s'il le faut. J'en rirai, mais plus tard.

Il faudra bien partir.

Et en fin de compte, nous partons le surlendemain. Un indigène sur la rive est en train de pêcher, il est superbe, nu-tête avec plumes, et nupieds, son large collier de cuivre brillant sur ses tresses noires. Il tient son trident et s'avance comme un chat sur le sable, penché en avant ; il a vu un poisson. D'un geste sûr, il le frappe en plein, le ramène sur la berge, et d'un coup de pied l'arrache du trident.

Quel type de primitif ! Et il enlève le caviar pour dévorer sa proie encore tiède. Et puis il nous demande asile dans le canot pour pêcher plus loin.

Krasno se querelle avec sa moitié ; jalousie, dirait-on, du nouveau venu. Elle rit à gorge déployée au lieu de payer. Lui se fâche, l'orage menace. Le voilà qui vient à l'avant, et la frappe de sa pagaie ; le pêcheur est indifférent. Il casse sa pagaie sur le dos de sa femme au risque de nous faire chavirer, car l'eau rase les bords. Et

la voilà qui pleure avec autant de fracas qu'elle riait tout à l'heure. Il est temps de finir ce badinage, l'eau est froide en cette saison. Ivan ne fait que sourire du badinage.

Encore deux jours de canotage, chasse et pêche sans incidents, et nous débarquons pour suivre un sentier en pleine forêt de sapins. Ivan me conte la première course de Yao et Yanguilé en cet endroit. Leur retour faillit être tragique. Le fleuve dégelait en masse ; c'était la débâcle, il fallait chercher les passages encore solides. Plusieurs fois, père et fils plongèrent dans l'eau, ils s'en tirèrent sans même un rhume.

Voici le placer nouveau. Il n'y a qu'une baraque en bois pour abriter une dizaine d'hommes et une plus petite pour la direction. A peine arrivé, on me montre un tigre qui vient d'être abattu, il est jeune et n'a pas encore tout son pelage d'hiver. Ces beaux tigres de Mandchourie semblent devoir être les descendants de ceux qui ont envahi ce pays lorsqu'il était plus chaud, c'est-à-dire lorsque le courant chaud appelé courant japonais, analogue à notre Gulf-Stream, suivait la côte sibérienne.

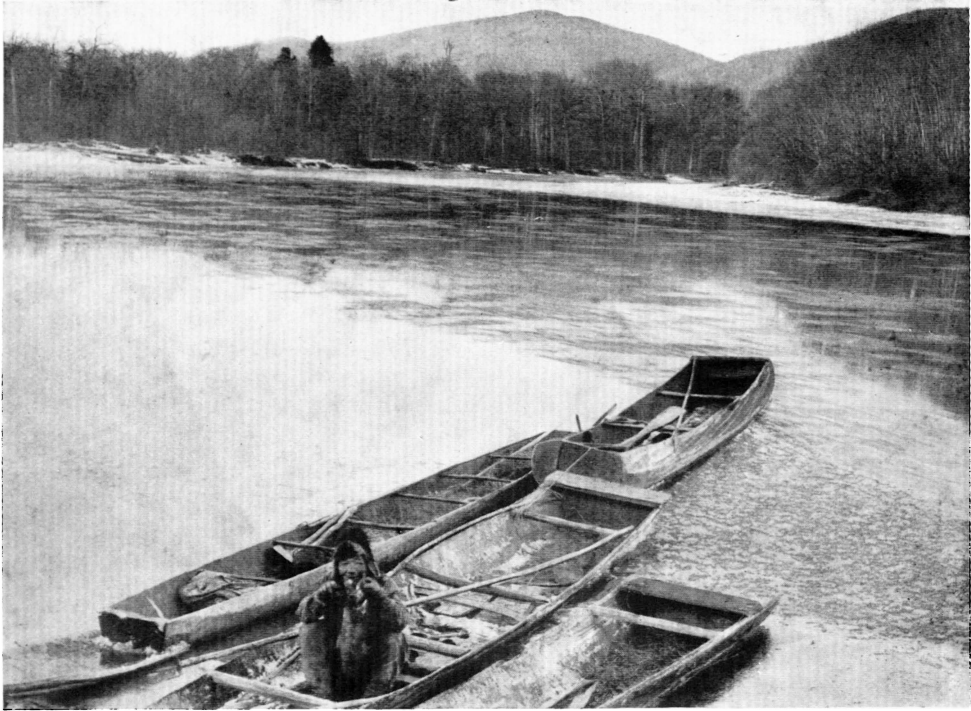
Pour l'exploitation, il y a tout juste les appareils primitifs habituels. Les Russes pourtant ont ajouté un petit trommel pour débourber l'argile. Les tables de lavage sont recouvertes d'une couverture grossière (la toison des anciens) ; le sluice ou *koulibine* est court, muni de rifles, les sables riches sont lavés dans un petit sluice latéral ou dans une caisse ordinaire.

Les transports du sable se font dans les charrettes ou *tarataïkas* à un cheval : la différence avec la Guyane, c'est que les rivières aurifères sont plus larges et demandent plus de transports. Bien entendu, les



grandes exploitations en grandes rivières sont autrement organisées, tout comme les exploitations par dragues en Guyane. Là-bas comme ici, la description serait plus longue, mais ce n'est pas ce que nous entendons décrire ; notre but est de

malgré le froid, comme d'habitude dans cette région, me permit de faire une visite à travers les montagnes du Sikhota-Alin jusqu'à ces mines de calamine dont j'ai dit un mot et qui étaient situées exactement sur l'autre versant de la chaîne. C'est curieux



Iman. Un Orodjone, mangeur de poisson cru.

donner une idée des régions aurifères.

En Sibérie, l'hiver est la saison des prospections ; le sol gelé favorise les fouilles jusqu'à 3 et 4 mètres de profondeur, et les parcours en traîneau sur la glace sont autrement rapides qu'en canots.

Mon retour au printemps après cette saison dans les splendides paysages de l'hiver sibérien fut marqué par quelques incidents. Disons d'abord que la saison, ensoleillée

comme on peut supporter aisément ces voyages de plusieurs jours à cheval, sans abri pour les nuits.

L'hiver avait été froid, mais il était tombé très peu de neige. La température se maintient autour de 20 degrés au-dessous de zéro. En mars, le fleuve, complètement gelé, semblait se prêter à une course rapide. Nous partîmes au lever du jour dans un traîneau amené de Laoul par le terrible Yao accompagné de sa femme préférée. Ces deux sauvages

avaient avec eux leur dernier-né, âgé d'environ 15 mois. On le voyait de temps en temps aux placers, ce vieux Peau-Rouge avec ses plumes, sa taille forte et ramassée, sa figure large, ses pommettes saillantes, ses boucles d'oreilles et son beau collier. Il parlait un charabia russe dans lequel il pataugeait avec un sérieux comique. Mais de quels yeux luisants il dégustait le vodka ! C'était une passion, mais elle ne l'empêchait pas de bien travailler.

Il était le plus habile et le plus dévoué de nos canotiers. Un jour, chargé d'un message important relatif aux concessions, il avait fait, en été, en vingt-quatre heures, les 80 verstes (86 km.) de Laoul à la mine. Il craignait des concurrents pour la concession.

Cette fois, c'était facile. Le jour se lève encore tard en mars, et la nuit tombe vite, mais la pleine lune éclairait la glace pendant les dernières heures avant Laoul, et nous revîmes le joyeux Yanguilé.

Le lendemain la neige tombait abondamment, à tel point que les chemins à travers la campagne de Laoul devenaient difficiles, et pour comble Yao avait accepté la surcharge d'un Orodjone égaré. On avançait peu. La neige aveuglait, chassée par un vent violent. On dut s'arrêter à la dernière hutte pour attendre la fin de la tourmente : ces blizzards n'arrivent heureusement qu'une fois ou deux pendant l'hiver sibérien.

Ce fut une nuit inoubliable chez ces Orodjones. La grande pièce de la hutte servait de cuisine, atelier, tout ce qu'on voudra, sur la terre nue. Un papier jaune et sale remplaçait les vitres : la salle était encombrée de toute une foule en quête d'un abri contre la tourmente. Je vois encore vingt ou trente personnes qui

mangent, font du thé, fument à la lueur de bougies fumeuses. Le foyer se compose de deux réchauds sur des troncs d'arbres, mais il y a tant de monde que la température est supportable sinon l'odeur. Sur les côtés de la salle des bancs inclinés permettent de s'étendre, mais beaucoup sont roulés à terre dans des couvertures. Mon lit de camp surnage comme une île dans ce fouillis où je distingue des enfants, deux à deux dans une peau d'ours, des poulets, des rats, enfin un petit porc, favori de la famille. Je dormis fort peu dans cette atmosphère, mais le spectacle compensait.

Au matin la neige cessa. Nous allions faire d'une traite les 70 kilomètres restants jusqu'au prochain village.

La glace du fleuve était irrégulière, il y avait eu plusieurs prises successives, qui formaient de petites collines de glace, comme des icebergs qu'il fallait contourner en cherchant un passage. La campagne était d'une blancheur éblouissante, et le ciel absolument bleu. Il avait neigé moins qu'à Laoul, et le traîneau avançait facilement. Dans les rapides, la glace nous portait bien, grâce au dernier gel, de sorte que Yao, qui connaissait d'ailleurs les passages dangereux, ne s'en préoccupait plus. A la fin, il tenait dans ses bras son fils endormi. Ce merveilleux bébé n'avait pas poussé un cri. Le père le contemplait en extase, il semblait dire : « Ce sera un autre Yao ».

La Sibérie a dû produire environ 2.200 tonnes d'or, soit près de sept milliards d'avant-guerre, mais il y a dans cet immense pays une centaine de districts aurifères dont les plus riches ont été ceux du Vitim et de la Sibérie orientale. On ne peut faire de comparaison avec la Guyane,



Chinois chercheurs d'or.

ou bien il faudrait lui ajouter tout le Brésil et au delà.

Bien qu'étalon, l'or a varié de valeur absolue suivant la quantité des

marchandises offertes. Ce fut même l'argent qui prit sa place quelque temps au commencement du moyen âge.

